

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 17 (1929)
Heft: 3

Artikel: Patois et traditions populaires
Autor: Naef, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817337>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PATOIS ET TRADITIONS POPULAIRES

par HENRI NÆF.

La Société d'histoire, dans une séance récente, a décidé de conduire une enquête sur les traditions populaires dans le canton de Fribourg. Cette résolution aura pour effet très heureux d'approcher les intellectuels de la population rurale et d'établir entre tous des relations vivantes. Il n'est pas possible qu'il n'en sorte quelque bien pour la science, et surtout, souhaitons-le, pour notre patrie même.

Les notes qui suivent ont été présentées le 2 mai 1929 devant la Société d'histoire; à son instigation, elles sont publiées à peu près intégralement, et sans aucune prétention.

* * *

C'est un vieux débat, Mesdames et Messieurs, que je renouvelle ici à propos des traditions populaires pour lesquelles notre société a déclaré sa sollicitude.

Or, incontestablement, il y a deux manières de leur manifester de l'intérêt: la manière scientifique et la manière sentimentale. Je regrette d'employer cette dernière épithète si décriée aujourd'hui et que je ne parviens pourtant pas à remplacer, parce que le sentiment, quoiqu'on dise, conserve dans les relations humaines une certaine importance.

La manière scientifique n'a pas besoin de longues présentations: c'est la nôtre. Nous nous penchons sur ce qui

passé avec un souci de collectionneurs et d'observateurs. Nous savons que ces coutumes reflètent souvent des croyances millénaires, en sorte qu'elles projettent sur la nuit de nos races des rayons intermittents. Encore faut-il des yeux pour y fouiller ; encore faut-il une méthode pour les noter et une intelligence pour les interpréter. En confiant ses investigations à M. Paul Aebischer, la Société d'histoire a la main heureuse. Ses travaux apportent, fragment après fragment, des matériaux inestimables pour la connaissance de ce passé.

Quant à la manière sentimentale, la voici sous forme de question.

Ce peuple qui nous procure d'occasion ces bribes, pour nous merveilles, est-il simplement le terrain que l'on éventre parce qu'il contient des filons de minerai ? est-il une sorte de cobaye destiné à nos expériences ? Ou bien, le folk-lore fait-il partie de son âme, évolue-t-il encore ; en un mot, a-t-il encore de la vie ? De la réponse dépendra notre attitude.

Dans ce folk-lore, que trouvons-nous ? Tout d'abord, un butin considérable par son intérêt archéologique, mais vidé de son sens primitif, de sa force initiale et qui n'est plus qu'une survivance, c'est-à-dire une superstition. Tels sont quelques-uns de ces usages préservatifs de la foudre enregistrés par M. Aebischer¹. Qu'ils durent vingt, cinquante ou cent années encore, ils n'en sont pas moins condamnés à disparaître, parce que la pratique et la croyance ne sont plus en correspondance, et que la loi de causalité se trouve sur ce point lésée ; une coutume ne peut éviter la mort, dès l'instant où elle paraît inefficace à ceux qui l'accomplissent.

Mais ce que nous appelons traditions populaires n'est-il fait que de ruines ? Nous ne le croyons ni les uns ni les autres. Sans énumérer celles dont l'origine religieuse ou patriotique garantit la durée, je veux spécialement ici

¹ Cf. *Annales fribourgeoises*, n° 2, 1929, p. 49-69.

m'attacher aux patois, ce véhicule d'innombrables matériaux ethnologiques. Je le fais, parce que le patois me paraît au premier rang de ces traditions et que les *Annales* se sont montrées décidément trop pessimistes quand elles proclament sa fin prochaine : « le patois tombe et ne se relèvera pas. Le mouvement en faveur du patois sera scientifique, intellectuel, mais il ne sera jamais populaire¹. »

Si je tenais cette assertion pour vraie, j'abandonnerais aux philologues le sort du gruérin — car il s'agit de lui surtout, — et serais assuré qu'ils en extrairaient fort bien sans moi la substance.

Mais, que l'on me pardonne cette profession de foi : je crois le patois vivant et j'affirme que le mouvement propulseur qui l'anime n'a pour le moment rien de scientifique, tandis qu'il est, au contraire, profondément populaire.

Ce sont ces deux propositions que je veux développer devant vous avant d'en arriver aux conclusions.

Assurément, le sort des patois romands n'est pas sans causer d'inquiétude, et cette inquiétude ne date pas d'aujourd'hui. La circulation de plus en plus intense, les relations commerciales, l'accroissement de l'industrie entraînent les minorités rurales patoisantes à la remorque des majorités de langue française. C'est un fait, et un fait qui ne se modifiera pas à leur avantage. Le nier serait nier l'évidence. Toutefois, à déclarer, de là, que l'idiome franco-provençal de nos campagnes a vécu et qu'il n'y a plus qu'à se pencher sur son agonie, il reste quelque distance. Le romanche, dans une position analogue, ne prétend pas vaincre l'allemand qui le grignotte ; pourtant il se maintient en organisant sa défense, en prenant conscience de sa valeur ethnique, en créant. C'est cela même qu'on désire pour le romand fribourgeois, et on le désire par ce que c'est possible.

¹ « Procès-verbal de la réunion de la Soc. d'hist. du 8 déc. 1928 », *Annales fribourgeoises*, n° 2, 1929, p. 93.

Vous me ferez grâce de vous énumérer les maladies internes et externes qui le guettent; laissez-moi plutôt vous donner des preuves de sa vigueur. Elles seront toutes concrètes.

Vous connaissez le volume de Cyprien Ruffieux qui fit sa notoriété: *Ouna fourderâ dè-j-èlyudzo*¹. Savez-vous à combien d'exemplaires il fut tiré? Six à sept mille, écoulés aujourd'hui. Les mêmes familles en ont usé plusieurs à elles seules. Quand un volume, littéralement dévoré, ne présentait plus que des fragments de feuillets, on en rachetait un autre. Les célébrités d'aujourd'hui connaissent-elles une pareille fidélité? Faut-il d'autres témoignages de cet attachement du peuple gruérien à son vieux parler?

Il serait trop facile de rappeler le succès constant, je ne dis pas du Ranz des vaches: *Lé-j-armailli dè Colombetté*, mais de la *Poya* d'Etienne Fragnière², entendue si souvent pendant la mobilisation de guerre, et chantée religieusement le soir, au bivouac, par des Gruériens authentiques qui n'admettaient pas, du reste, que d'autres en vinssent estropier le refrain.

Des exemples précis? Il y a deux ans, pour la première fois, à Châtel-St-Denis, se donnait sur la scène un drame en patois appelé *Goton*³. Fernand Ruffieux et son oncle Cyprien, dit Tobi, en sont les auteurs. Il vient d'être joué à la Tour-de-Trême par la Chorale de l'endroit. On prévoyait deux représentations; il en fallut trois. On accourut de Bulle et des environs. Des magistrats, des ecclésiastiques

¹ « Contes, farces, historiettes, bons mots en patois fribourgeois, publiés par Tobi di-j-èlyudzo », Bulle, 1906, 80.

² M. Fragnière a raconté lui-même l'origine de ce chant dans *Annales fribourgeoises*, 1915, p. 158-172. — L'Association gruérienne des costumes et des coutumes, dans sa séance du 5 mai 1929, élevait M. Etienne Fragnière au rang de ses membres d'honneur, rendant ainsi un juste hommage à l'auteur d'un des chants les plus populaires de toute la Romandie.

³ C'est pour une bonne part à l'infatigable activité de M. l'abbé Kolly, rév. curé de Châtel, qu'est due la réalisation de cette entreprise théâtrale.

l'écoutèrent avec émotion ; mais ils ne faisaient qu'un avec la population, la foule du pays que je ne crois pas avoir jamais vue si heureuse. Ce qui frappait entre tout, c'était l'aisance des acteurs, parfaitement à leur place, en leur milieu, retrouvant en ce drame villageois des émotions profondes, des rappels ancestraux que le patois seul était capable d'évoquer. Et maintenant, il faut songer à éditer *Golon*, réclamée à grands cris...

Je vous ai présenté naguère *Dou vîlyo è dou novi*, ce recueil patois composé par Fernand Ruffieux¹. Des centaines d'exemplaires prennent le chemin que leur montra la *Fourdèrà dè-j-èlyudzo*. Voilà des signes non équivoques que la faveur du patois n'a rien d'artificiel, mais qu'elle est spontanée et populaire. J'en viens à me demander alors d'où vient cette popularité. Et je ne trouve d'autres raisons que les vertus ethniques du patois. Un idiome porte avec lui toute l'expérience d'une race, toute sa sagesse, toute sa pensée ; en sorte que cette race est en proie à de graves malaises, dont sa constitution peut demeurer à jamais ébranlée quand elle change de langage.

Dans ce cas particulier, changer de langage ne signifie d'ailleurs pas se mettre à parler Vaugelas. Instinctivement, la race résiste, transposant ses locutions, ses idiotismes, et troquant, en fin de compte, son mode historique d'expression contre un innommable charabia. Elle ne fait là qu'éprouver à sa manière la difficulté des versions, heurtant, sans en manquer un, tous les principes de la stylistique. En faut-il des preuves ? Prenons-les dans les *révi* dont Fernand Ruffieux nous donne de savoureux spécimens².

Li è perlo ke li a ôtiè, tiè intche no, lyo no no batin ti lè dzuè : « il y a partout quelque chose à reprendre, sauf chez nous où nous nous battons tous les jours », aimable

¹ Ce recueil a été présenté dans la séance du 7 mars 1929. Il porte le titre complet de « *Dou vîlyo è dou novi*, Du vieux et du nouveau, Etrennes patoises de la Gruyère (avec traduction française) », Bulle 1928, 80.

² Cf. *Dou vîlyo è dou novi*, p. 124-129.

plaisanterie, si lourde en traduction qu'on ne peut plus en rire. Ou

Chi ke modè kemin vî, révin kemin modzon :

« celui qui part veau, revient génisse », ce qui est proprement incompréhensible et signifie simplement : « Chassez le naturel, il revient au galop ». Ou encore :

Che la yè tsejè

Ti lè-j-oji cheran prè :

« si le ciel tombait, tous les oiseaux seraient pris », à peu près l'équivalent du vulgaire : « Avec des si on mettrait Paris dans une bouteille ».

En poésie, le phénomène est plus perceptible encore, puisqu'au sens s'ajoute le mystère des nuances prosodiques :

<i>Din l'an, Kolin, gnon di muri</i>	« Colin, personne ne mourra
<i>Che te vâ,</i>	dans l'année, si tu vas, mais
<i>Ma to bounamin è chin bri</i>	tout doucement, et sans
<i>Vè lè-j-â</i>	bruit, vers les abeilles sou-
<i>Abadâ to lè lè bindè</i>	lever les ruches, à Noël. »
<i>A Tzalandè.</i>	

Nous sommes en plein folk-lore, et il faudrait annoter chaque mot !

L'originalité du caractère, de la pensée, demeure donc attachée, agglomérée au langage autochtone.

Le gruérin, mes chers collègues, est actuellement en pleine floraison. Des poètes, des écrivains se consacrent à lui avec toute leur tendresse, leur intelligence, leurs talents. La beauté s'exprime en lui et par son moyen. Nous ne saurions rester impassibles devant cet élan créateur. Cette sorte de tradition a, non seulement droit de vie, mais elle mérite d'être encouragée par des corps comme le nôtre ; la science, à mon avis, doit rejoindre ici le sentiment. Leur collaboration sera féconde, et les folkloristes feront des moissons d'autant plus abondantes qu'ils seront plus proches des patoisants.

Ce que je voudrais éviter aujourd'hui, c'est l'erreur d'un doyen Bridel qui montra tant de zèle, pour l'étude des

dialectes romands, mais qui les considéra parfois d'un peu haut, d'un petit air protecteur d'intellectuel, et porta, de la sorte, lui aussi, quelques coups à l'antique édifice, objet de son admiration.

Vous connaissez la formule pitoyable qu'il emploie en annonçant son Glossaire aux lecteurs du *Conservateur Suisse*¹: « Comme (heureusement pour le progrès de l'instruction publique dans nos campagnes), le Patois s'abolit peu à peu parmi nous, et que le temps approche où il ne se parlera plus, j'ai entrepris... un Glossaire, etc. »

Cela c'est du défaitisme et de la plus pernicieuse espèce. Bridel a déconsidéré le patois en laissant croire qu'il était un obstacle à l'instruction publique, et cette opinion fausse a si bien fait son œuvre dans le Pays de Vaud que son anéantissement presque total incombe principalement au clergé et au corps enseignant. Le canton de Fribourg n'est pas exempt de cette faute, mais, par une grâce particulière, la vieille langue survit. Il se pourrait même que la plus forte crise soit surmontée et qu'au lieu d'un chant du cygne, nous percevions les accents d'un réveil. Car un événement se produit que Bridel n'a point connu : le patois est en passe de devenir littéraire, c'est-à-dire qu'il s'écrit. Et cette évolution, cette ascension est un phénomène assez général dans l'histoire contemporaine des idiomes locaux.

En présence de ces faits nouveaux, nous sommes en ce dilemme : ou nous irons notre propre chemin, sans nous soucier des luttes de cette langue qui ne veut pas mourir ; ou nous collaborerons à ses efforts. Il ne nous est pas possible de ne pas prendre parti. Quoique nous fassions, ou ne fassions pas, nous en porterons devant l'avenir la responsabilité. C'est ce qu'il nous faut savoir.

Persuadé que nous ne pouvons nous récuser devant ce devoir vital, je me permets de vous indiquer, tel que je

¹ Nous l'avons rappelée récemment dans la préface de *Dou viljo è dou novi*, p. 8. — Voir *Le conservateur Suisse*, t. VII, p. 404. Ce fragment a été cité par M. G. de Reynold, dans *Le Doyen Bridel et les origines de la littérature suisse romande*, Lausanne, 1909, 80, p. 449.

l'entrevois, notre programme d'action. Celle-ci doit être, tout d'abord, défensive :

Nous devons nous mêler des rapports pratiques de l'école et du patois. Nous nous liguons avec les autorités pédagogiques pour veiller à ce que l'école, sans rien perdre de ses droits, sauvegarde le patois.

Nous pouvons espérer, en effet, que le patois, non seulement ne sera plus prohibé de l'école, mais peut-être que certaines leçons (leçons de choses, pour les petits) soient enseignées dans les deux langues. Il importe avant tout de ne pas pourchasser l'idiome maternel comme devrait être pourchassé l'argot, sans passé ni lendemain, et tout souillé de fange.

Enfin, notre action doit être constructive, comme il sied à des érudits. Je voudrais voir nos linguistes appliqués à améliorer nos méthodes d'écriture usuelle, je voudrais les voir composer des grammaires élémentaires, des vocabulaires simplifiés. Et alors, je ne comprendrais plus que nous refusions dans nos *Annales* certaines œuvres patoises pareilles à ce *Tzalandè*, si riche de substance que vient de publier Fernand Ruffieux.

En fait de traditions populaires, j'ai parlé du patois, parce que, entre elles toutes, il a le plus besoin de vos services et qu'il montre le plus de vitalité.

Mais il est une partie seulement de ce patrimoine de nos régions alpestres qui manifestent tant d'entrain à maintenir leur originalité propre. Les costumes et les coutumes en sont un signe plus visible. Et je veux terminer mon exposé en vous disant comment nous assistons en Gruyère à des mariages, à des baptêmes où l'épouse, la marraine revêtent le costume national, qui était prêt de disparaître, de même que nous voyons des jeunes gens apprendre le *patè* qui se fortifie, et l'écrire.

Devant ces forces fraîches, nous ne pouvons rester indifférents, et le moins que nous puissions faire est de leur accorder joyeusement notre aide.